



Livres

Ogien, cas d'éthique

L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine: le philosophe invente des «petites fictions» pour saborder la morale.

Bourcier dure à cuire

*L'universitaire et activiste poursuit dans *Queer zone 3* sa défense de la prolifération des genres et convie à l'impensé.*

Le bourge et Lenoir

Pièce rapportée démêle les liens malfaisants d'une famille tyrannique et débusque l'ignominie là où on ne l'attend pas.

Sportès s'empare du gang des Barbares Les mots de Fofana retravaillés par la fiction

La «réalité», on baigne dedans. Pourquoi faire une fiction d'un fait divers, une fiction qui prétend à ce statut sanctifié de «réalité»? Pour jouer et gagner sur les deux tableaux: puissance du réel, liberté du créateur. Les faits justifient l'imaginaire en l'objectivant; l'imaginaire élève les faits en les dramatisant. Quand c'est bien fait, ça marche. Le dix-huitième livre de Morgan Sportès est bien fait, donc il marche.

Tout, tout de suite – c'est le titre d'un rap de Booba cité en tête d'un chapitre – conte avec efficacité, sans une page d'ennui, la criminelle et médiocre épopée de l'agglomérat d'invidus qui, à l'hiver 2006, enleva, séquestra et tortura à Bagneux (Hauts-de-Seine), sous forme active ou complice, Ilan Halimi. Le jeune Français juif fut «appâté» par une jeune femme d'origine iranienne, élevée dans une coûteuse institution pour cancras. On le retrouva brûlé en lisière d'un bosquet de Sainte-Genève-des-Bois (Essonne). Il mourut peu après. L'affaire devint nationale.

Collier. On se demanda partout si le crime était antisémite. Utilisant les rapports de police, ses échanges avec les condamnés et sa propre enquête de terrain, Sportès écrit sur ce point, par exemple, ce dialogue. Yacef (nom de fiction qu'il donne au chef du gang dit des Barbares, Youssouf Fofana): «*Le prochain, il faut que ce soit un feu. Les feux, ça a de la thune.*» L'amie fournissant à Yacef les femmes appâts, Mam', répond: «*Les feux, ils ont pas tous de la thune.*» Yacef: «*Peut-être. Mais ils sont solidaires. Ils se serrent les coudes. Si on en attrape un et qu'il est fauché, les autres paieront.*» C'est le genre de choses que pouvait dire Fofana, qu'on lisait dans les articles. Sportès les retravaille et les insère dans son récit, comme un bijoutier polit et fixe des pierres à un collier. Le narrateur étant impersonnel, on ne sait pas si les mots de Yacef révèlent pour l'auteur un antisémite ou simplement un imbécile à préjugés. Le lecteur est libre d'alimenter ce débat: il est comme Dieu, il a son avis. Sportès, lui, se contente de conter.

Ce qu'il pense est pourtant révélé par quelques remarques et procédés. D'abord, l'usage des exercices. Flaubert, Adorno, Lévi-Strauss, Debord, avec des raps d'une violence débile en contrechamp, indiquent le sens pessimiste du combat. La première citation du livre, de Jaime Semprun (fils de

Jorge), très rhétorique, le résume: «*Quand le citoyen-écologiste prétend poser la question la plus dérangeante en demandant: Quel monde allons-nous laisser à nos enfants?, il évite de poser cette autre question, réellement inquiétante: A quels enfants allons-nous laisser ce monde?*» Aux nôtres, comme d'habitude. Dont les marges de banlieue ne sont qu'un avatar monstrueux, une preuve d'aliénation par l'absurde.

Sportès capte bien les mots de la tribu. Mais l'usage des guillemets le conduit, là encore, à signifier l'inquiétude ou le dégoût que les «valeurs» de ces jeunes lui inspirent: on dirait des pinces à sucre retirant une mouche d'une tasse de thé. Autre usage propre à la distanciation: les italiques. Une fille du groupe s'oppose-t-elle à l'enlèvement? Yacef lui répond: «*T'es pas une vraie fille, car t'es pas vicieuse. Les vraies filles, c'est des vicieuses!*» Sportès souligne pour dénoncer (ici, le machisme). Sa présence d'écrivain se sent dans l'usage du «car», un mot que Fofana n'aurait probablement pas ici employé. Cependant, l'ensemble recrée en gros «comme si on y était» (mais y est-on?) le langage, la dynamique et les interactions du groupe. On dirait une armée d'occupation avec son chef, ses lieutenants, ses sous-offs faibles ou sadiques, ses civils complaisants ou soumis par la peur. Mais qu'occupe-t-elle, cette armée, sinon son propre territoire? Ces enfants d'Ivoiriens, d'Iraniens, de Comoriens, d'Algériens, d'Espagnols, de Français, sont chez eux en France. Simplement, un iPod vaut pour eux davantage qu'une vie: leur échelle des valeurs rejoint dans le vide, à l'autre bout du cercle, celle de dirigeants qui croient valoir 500 fois la vie de leurs salariés.

«Clinique». Le modèle littéraire de Sportès, déjà auteur d'un livre à succès du même genre, *l'Appât*, est sans doute *De sang-froid*. Truman Capote contait le meurtre d'une famille au Kansas et la vie des deux meurtriers, jusqu'à leur exécution. Le livre reste un modèle indépassable, non dépassé, de *non-fiction novel*. L'auteur ne s'en remet pas. Dans un entretien à la *Paris Review* (publié avant l'été chez Christian Bourgois), il écrit: «*Je dois épuiser l'émotion avant de me sentir assez clinique pour l'analyser et la projeter, et à mon avis c'est là une des lois qui permet d'atteindre la vraie technique.*» Depuis cinquante ans, d'autres ne cessent de l'appliquer, plus ou moins bien.

PHILIPPE LANÇON



CHRISTINE TAMALET

MORGAN SPORTÈS
Tout, tout de suite

Fayard | 381 pp, 20,90 €